

L'ÈRE HUMAINE, ENFIN !

« *Sous les tropiques, il faut avant toute chose rester calme.* »
(Joseph Conrad. "Au cœur des ténèbres".)

La *Grande Bistouille*, ça a commencé par des jolies chenilles bleu-vert.

La larve de la fausse teigne de la cire (*Galleria mellonella*) s'est révélée, un peu par hasard au cours d'une étude en labo, apte à assimiler le polyéthylène et le polypropylène. Un cas de *sérendipité*. Ça aurait pu être une excellente nouvelle : le polyéthylène était l'une des matières plastiques les plus utilisées et les plus persistantes dans l'environnement : vous savez, les fameux sacs des supermarchés qui finissaient en continent flottant sur les océans, dans les estomacs des tortues et des poissons... et finalement dans ceux des humains. D'autres espèces de larves s'avèrent dotées du même genre de capacités, comme la pyrale indienne, dite teigne des fruits secs, une mite alimentaire parmi d'autres, qui elle aussi dégradait le polyéthylène. Avec ça la larve du coléoptère *Ténébrion meunier*, dite couramment ver de farine, se régalaient du polystyrène expansé.

Mieux, les études montrèrent que la biodégradation était en fait l'œuvre des bactéries présentes dans les appareils digestifs des larves en question. On en identifia ainsi des douzaines capables de décomposer ces plastiques qui se trouvaient dans de nombreux objets du quotidien, emballages plastique, bouteilles de boissons gazeuses... et donc dans autant de déchets.

Pleins d'espoir, bien décidés à se dépolluer, les humains élevèrent en laboratoire ces vers, ces chenilles, ces larves, ou directement leurs bactéries, en quantité industrielle, et les répandirent sur les îles de plastique de l'océan, sur les décharges, les centres de tri, dans les poubelles domestiques, etc.

Il ne manqua pas d'advenir, vous l'aurez deviné, moult dégâts collatéraux : par exemple, les bactéries gourmandes introduites dans les poubelles ménagères et les containers, se mirent à boulotter les poubelles elles-mêmes et les containers eux-mêmes... Et dans la foulée, les cuvettes en plastique roses comme des éléphants ivres et autres seaux de ménage souvent rangés à côté de la poubelle sous l'évier de la cuisine. Et puis, comme les micro-organismes dévoreurs ne se gênaient pas pour se répandre un peu partout et que des plastiques, il y en avait un peu partout, comme n'importe qui pouvait s'en rendre compte en cinq minutes en faisant le tour de son appartement, ils s'attaquèrent par exemple aux tuyaux de plomberie en PVC (chlorure de polyvinyle), ou en PER (polyéthylène réticulé) ou en polybutène (PB). Et puis bien sûr, de fil en aiguille, aux isolants électriques, eux aussi en polyéthylène, PVC et autres polychloroprène. Ajoutez les linos et moquettes, les bouchons en plastique qui avaient remplacé le liège (que de vin perdu !), les matelas en mousse, les bouteilles d'eau minérale, les frigos, les lunettes, les prothèses de hanches, les capotes, les jouets, les chers vinyles, les manches des outils... Tout ça, grignoté, bouffé, décomposé, dégradé, fondu !

Et si encore ça s'était limité au cadre domestique du Terrien moyen... Mais le phénomène s'est répandu partout dans le cadre planétaire de la civilisation industrielle. Toutes les machines comportant des pièces en plastique, c'est-à-dire TOUTES – de

l'automobile à la centrale nucléaire, du train à l'avion, même les tapis roulants des centres de recyclage et les nouveaux vêtements routiers en plastiques recyclés, tout cela se décomposa, se biodégrada à vitesse grand V... Les fuites d'eau inondèrent les habitations, les courts circuits dus aux fils dénudés électrocutèrent les imprudents et même les prudents et foutirent le feu un peu partout ; tous les vêtements en textiles synthétiques, même les polaires en recyclé, disparurent, pire que la laine en proie aux trous de mites ; tous les emballages agro-alimentaires aussi, même celui du steak bio et même les gélules des compléments et médicaments ; les chauffages fondirent, comme tous les appareils ménagers, de la TV de base à l'imprimante et au téléphone – fixe ou mobile... et bien sûr les ordinateurs.

Résultat : effondrement de la civilisation industrielle.

Plus de voitures, plus d'avions, plus d'hôpitaux, plus de médicaments, plus d'eau au robinet – et les mairies ne pouvaient même pas distribuer des bouteilles, puisque plus de bouteilles – plus d'électricité, ni chauffage ni clim', plus de stylos Bic, plus de smartphones, etc., etc., etc. Les trains s'arrêtaient et les avions redescendaient, comme toujours.

Ça a fait des morts ! Maladies, épidémies, noyades, électrocutions... Et puis pillage, cannibalisme, guerre de tous contre tous... Le Léviathan s'auto-digérait. La plupart des armes étaient hors d'état, certes, mais on se massacra joyeusement à coup de couteau sans manche, scie égoïne sans manche, tournevis sans manche...

Ça a même fait des *milliards* de morts.

On appela ça la *Grande Bistouille* et l'humanité eut du mal à s'en remettre.

La dégradation de TOUT se fit en une dizaine d'années et la dépopulation s'étala sur quelque chose comme 50 ans... Finalement, il est peut-être resté un milliard d'habitants sur la planète... ou moins.

Ça a fait de la place. Un mal pour un bien. Les villes, c'était fini.

... *C'est le temps des villages.*

•••

C'est mon Grand-Grand-Papet qui m'a raconté tout ça. On le surnomme GB, pas comme *Grande Bistouille*, non, mais comme Ginko Biloba – c'est son nom... ou le nom qu'il s'est inventé dans sa vie d'*avant*. C'est lui qui a fondé notre village, qui du coup se nomme aussi Ginko-Biloba – on n'est pas allé chercher bien loin. La *Grande Bistouille*, il l'a vécue, il y a survécu... et il a su conserver tout un tas de documents en papier. GB, c'est le dernier des pélicans. Je crois qu'il a pas loin de cent ans.

Moi, j'ai une vingtaine d'années, je suis mince comme une liane et j'ai la peau bronzée : j'ai du sang africain, il paraît, et puis, surchauffe climatique aidant, je me balade le plus souvent à poil. Je suis l'héritière de son savoir, de ses documents, livres et journaux et donc un peu la bibliothécaire, chroniqueuse, journaliste, écrivaine publique du village. Pendant un temps j'ai eu une machine à écrire qui datait du milieu du XX^e siècle, une Valentina Olivetti – rouge ! (Je lui ai emprunté mon nom de plume, Valentina.) Mais presque toute en plastique, la petite machine... les bactéries ont fini par l'avoir... à se demander même comment elle avait pu tenir le coup jusque là. J'utilise encore des crayons, bois et graphite, datant d'avant la *Grande Bistouille* et je commence à me mettre à la plume d'oie (c'est

pas les oies qui manquent ; les autruches non plus, mais leurs plumes sont trop encombrantes, on les garde pour se déguiser). C'est Marceline Couin-Couin, qui s'y connaît en teintures, qui fabrique l'encre végétale. Le papier, c'est de la récupe, mais il va falloir trouver autre chose, à la longue.

(C'était encore un prologue, je sais... j'adore les prologues et les digressions.)

Ce qu'il y a, c'est que hier, il s'est passé une drôle d'affaire, dans notre village où normalement, il ne se passe pas grand-chose. Le quotidien est bien plein de travaux, évidemment : culture, élevage de chèvres et d'autruches, rapporter de l'eau de la source, les divers artisanats indispensables, poterie, cuir, charpente et menuiserie, etc. C'est le Moyen Âge ? Quelque chose comme ça, si on veut, mais je dirais plutôt la Renaissance. Je vous laisse imaginer... une vie agraire raisonnée, genre croissance zéro. Quand les récoltes sont faibles, il reste toujours les bananes – qui sont mûres toute l'année.

Bref, hier, grand branle-bas. Un hippo est sorti du fleuve voisin, le ci-devant Rhône, et il est entré plan-plan dans le village, marchant en clapotant et en traînant des racines de nénuphars accrochées à ses pattes, le tout plutôt gluant, jusqu'à la place centrale. Et là, il ouvre sa grande gueule comme pour bâiller et laisse choir sur le sable... un bébé ! Pas un bébé potame, hein ! Un petit d'homme, un bébé humain en état de marche... ou presque, à peine quelques semaines, apparemment. On est restés comme 150 ronds-de-flanc (le village fait dans les 150 habitants et le rond-de-flanc est l'unité de mesure de l'étonnement).

Faut dire que la semaine dernière, c'est un rhinocéros solitaire qui a foncé à travers nos champs, on s'est tous réfugiés

dans les maisons, il a bousillé les barrières du corral des autruches qui se sont répandues dans la nature. Pas grave, on les a récupérées le lendemain, ça nous a fait du sport – elles courent vite et elles sont du genre agressif, mâles comme femelles, mais je les aime bien quand même, peut-être parce qu’elles sont très con. (Précision géo-climatique : je sais bien qu’on est en Europe... enfin, dans ce qui fut l’Europe, mais avec la surchauffe globale, le climat est africain, maintenant, y compris la faune et la flore...)

J’en reviens au bébé humain, donc, sorti tout nu tout baveux mais intact de la gueule toute baveuse de l’hippopo, lequel fait demi-tour et retourne à son fleuve sans même nous saluer.

Le mioche a la peau plus noire que moi, pas trop de cheveux, une toute petite bistouquette... Et il se met à brailler comme un zèbre – ou comme un garçon. C’est donc un garçon, on avait compris, merci. Il se trouve que c’est moi qui arrive la première près de lui. Je le ramasse, les oreilles déjà perforées par ses cris. Je le prends dans mes bras, un peu intimidée... étrangement, il sent la cannelle... je regarde les autres autour... ils m’observent sans s’en faire, les lâches ! Et... Et il se passe un truc *vraiment bizarre* pour moi, alors. Le petit boudin est appuyé sur ma poitrine, il semble chercher quelque chose, avec ses drôles de toutes petites mains, sa drôle de toute petite bouche... Et moi... j’ai les tétons qui pointent ! Et une sensation inconnue par là-dedans, comme si je me *remplissais*... et les larmes aux yeux, et...

Marceline, qui n’était pas loin, voit mon air hagard et me fait :

– Tu fais une montée de lait, crevette.

Na-Boum ! Et le petit bonhomme me choppe un tétin dans sa petite bouche et commence à tirer dessus avec conviction ! Pas gêné !

– Mais... ça fait mal !

J'ai encore plus les larmes aux yeux et... je ne sais pas ce que j'ai dit de si drôle, mais ils se marrent tous, autour, les Ginko-Bilobais.

•••

S'ensuivirent moult questions, discussions et spéculations... D'abord, d'où il sortait, ce môme ? De la gueule baveuse d'un hippo, d'accord, mais-mais comment-pourquoi était-il arrivé là ? Ni un futur prophète "sauvé des eaux" venu libérer les zèbres, ni un estra-terrest destiné à jouer le super-héros... Les histoires, les légendes, les fables, on aime bien se les raconter, mais on *sait* que c'est des histoires, rien d'autre.

Alors, venu d'un village quelque part en amont, sans doute... Mais comment ? Égaré ? Abandonné ? Jeté aux crocodiles pour cause de... de quoi ? Et finalement sauvé par le gros potame... par instinct maternel ?

Les discussions s'attardaient :

– Et si on lui donnait du lait de chèvre ? – Non, c'est dégueu ! – Du lait de soja ? – Mais va-t'en traire les sojas dans les champs ! (Gag éculé que Marcel Rustine ressort à chaque fois.) – Du kéfir de zébrette ?... Etc.

Et moi, avec mes nénés qui gonflaient comme un seul homme... C'était improbable vu que j'étais... pas vierge, non, mais j'avais jamais été enceinte... Et le gars qui effectivement

trouvait ça à son goût et ne me lâchait pas le petit bout... Et les amies du village qui avaient déjà eu des enfants qui me donnaient leurs conseils... – Change de sein... Tiens le droit... Parle-lui... Aie pas peur... Et les copains de mon âge qui rigolaient, y compris ceux avec qui j'avais un peu baisé pendant notre adolescence dans la maison commune (mes escargots, je les appelais, tellement qu'ils bavaient...).

Et finalement, et surtout, la question qui se posait, c'était : « Qu'est-ce qu'on en fait ? »

Là, pour bien situer les choses, il va nous falloir un peu d'histoire et de théorie démographique. Alors je laisse intervenir Grand-Papet GB.

•••

– Il faut se rappeler qu'avant la *Grande Bistouille*, au temps du plastique, la Terre était surpeuplée. On avait beau se voiler les yeux, on le savait... mais la nature, *humanité comprise*, est toujours en retard sur elle-même. La nature, *humanité comprise*, restait nataliste, comme au temps où l'espèce assurait sa survie par la prolifération et le gâchis... On était neuf ou dix milliards et on continuait à pondre comme s'il y avait pénurie d'êtres humains. On a appelé ça la Bombe P – comme Population. Trop habité, le monde devenait inhabitable. Il se peut d'ailleurs que le pullulement des chenilles et bactéries avides de plastiques en tous genre fût une sorte de réponse de la Terre, du monde vivant, qui aurait enfin réagi, avec notre complicité involontaire. Un mécanisme inconscient visant à régler le problème démographique galopant... et ça a marché, comme vous le savez. La Bombe P a implosé – *pfuiittt...*

Seulement maintenant, il s'agit que ça ne redémarre pas, la propagation humaine sans retenue.

– Mais ça va, GB, on a compris, a protesté Guido. On ne fait plus tellement d'enfants, tu sais bien : le village se maintient dans les 150...

– C'est bien là où je veux en venir. Il semble que sans qu'on ait des moyens techniques de contraception, un nouvel instinct de l'espèce se soit fait jour, qui nous permet de nous limiter... comme volontairement mais sans même y penser... et sans violence...

– Pourtant... il y a bien des infanticides, quelque part, non ? Ce bébé... ?

– Ouais... Je devrais dire "sans violence – *ou presque*".

Après un silence pensif, GB a repris :

– On en est où, question recensement, Tina ?

Là, c'est moi qui me suis levée, toujours avec le mioche accroché à mon néné comme une arapède. En tant qu'écrivaine publique du village, c'est aussi un peu mon boulot.

– Si mes comptes sont bons, on est 148... et personne n'est enceinte. Donc on se tient dans le *nombre de Dunbar*. Avec le p'tit bout, là, ça ferait 149...

– Ce n'est pas que dépasser les 150 soit interdit, a repris GB. Le *nombre de Dunbar*, ce n'est pas une loi gravée dans le marbre, de toute façon, c'est une approximation. Je vous l'ai déjà expliqué : c'était la conclusion d'une étude d'un certain Robin Dunbar, un anthropologue anglais de la fin du XX^e siècle. En tenant compte d'observations sur les tribus de primates ou chez des chasseurs-cueilleurs, et aussi de certaines capacités de nos cerveaux d'homo sapiens, il avait conclu que le nombre de

plus-ou-moins 150, disons entre 100 et 200 personnes, était l'idéal pour un groupe humain : ça permet à chacun d'avoir des relations riches et stables avec tous les autres et ça n'exige pas une hiérarchisation, des règles contraignantes, de la police. L'échange de biens et de travail peut se faire par coopération directe, confiance mutuelle, sans intermédiaire symbolique comme la monnaie. Et ce qui fait une société, c'est avant tout cette capacité de délibérer, de décider ensemble les conditions de vie commune, les grandes options comme les petits choix quotidiens. Par exemple toi, Tina, tu te balades à poil... Tu n'es pas la seule, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. On a pris le temps qu'il fallait pour en discuter, accepter, s'y habituer. On est peu nombreux, on se connaît tous... On n'a sans doute pas la même notion de vie privée ou d'intimité que nos ancêtres.

Vous le savez, depuis qu'on a fondé Ginko-Biloba, ça marche pas mal, la communication-transparence... Discussion, palabre et mimétisme... On appelait ça l'anarchie, autrefois, parce qu'il n'y a pas de système d'autorité établi. Mais je vois ça un peu comme un vol d'étourneaux en *murmuration*, vous savez, ces nuages mouvants d'oiseaux sauvages où aucun ne bouscule les autres, comme si, là où on pourrait craindre le chaos, s'éveillait une intelligence collective. D'ailleurs, il est bien possible qu'il n'y ait d'intelligence *que* collective...

Par ailleurs, mais ça va avec, il y a la question de l'autarcie alimentaire : pour tout groupe, humain ou autre, il s'agit de conserver l'équilibre entre son nombre et les ressources à *sa portée*. Si le groupe s'agrandit, il faut élargir le périmètre... et ça entraîne transports, déplacements, échanges lointains, tout devient plus compliqué et coûteux en travail et en impact sur l'environnement.

...

... Et on a continué, GB et moi, un dialogue comme j'adore, où il envoie des trucs un peu théoriques ou intellos et moi je fais l'idiote – mais pas si bête. Là, c'est moi qui le lance :

– Mais tout ça, notre mode de vie façon "village Dunbar", ça fait un peu rétro hippie baba cool, d'après ce que j'ai lu dans tes vieux magazines.

– Les hippies n'avaient qu'un tort, rétorque GB, c'est qu'ils formaient des enclaves, des espèces de réserves d'Indiens ou de ghettos au milieu d'une civilisation industrielle globale qui continuait sur son élan comme un train fou vers la *Grande Bistouille*.

– C'est quoi, *un train* ?

– Disons... un troupeau de zèbres au galop, si tu préfères... Maintenant, c'est différent : toute la planète est devenue Hippieland !...

– Et les bactéries gourmandes de plastique se tiennent toujours en embuscade...

Après un moment de réflexion, il a repris :

– Je vous propose une petite expérience de pensée : prenez quelques humains, hommes, femmes, enfants, vieillards, multicolores... un échantillonnage de bipèdes homo sapiens à l'état brut : plus ou moins poilus, pouvant vivre à poil 24 heures sur 24, parce qu'il règne une température idéale, disons entre 25 et 30° C. Installés sur une île du Pacifique suffisamment dénivelée pour qu'il en reste quelque chose après la montée des océans. Ajoutons qu'il y pousse des bananiers : dans un pays où

on a des bananes mûres toute l'année, aucune raison de cultiver quoi que ce soit, de s'emmerder avec agriculture et industrie.

– Et les noix de coco ?

– La noix de coco exige la scie, donc l'industrie. Bon, admettons que les casser avec des cailloux, ça reste au niveau de l'artisanat, comme bâtir des huttes ou tisser des hamacs... Je n'irai pas plus loin. Mais je ne veux pas trop simplifier non plus... Il y a plein de petits artisanats à base de matériaux locaux qui ne posent pas de problème. Rien n'empêche non plus les arts décoratifs, colliers de coquillages et peinture à l'argile... Et il y a plein d'autres fruits et légumes qui poussent tout seuls.

– Et la viande ?

– On sait maintenant qu'on peut s'en passer. Je concède l'élevage d'autruches, animal très con et peu sympathique, mais fournisseur d'œufs énormes, de plumes type Folies Bergères et d'une excellente viande si on y tient.

– Bon. OK, Grand-Papet-je-sais-tout. On est là sur notre île, tous à poil, avec plein de temps libre. Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

– On se raconte des histoires... et on baise.

– Aaah, oui... Super !

– Super, oui... Mais il y a un piège bien connu : si on baise à tire-larigot, on fait des enfants.

– Et alors ? Dans ton île utopique...

– Utopie, ça veut dire *nulle part*. En anglais, nulle part, c'est *nowhere*. Mais ça peut se lire aussi *now here*, soit *maintenant ici*. Nulle part, c'est *ici et maintenant*. CQFD. (*GB se lance dans de ces trucs intellos dont il a le secret, des fois !*) Mais pourquoi j'ai parlé d'une île ? Parce que l'espace vital est

limité. Si on pond sans retenue, la surpopulation va suivre... Y aura-t-il assez de bananes pour tout le monde ?

– Sûr que passé un certain seuil, on va manger les peaux.

– À ce moment-là, si on veut nourrir tout le monde, les anciens et les nouveaux, il faut labourer, planter, semer, arroser, ajouter des engrais, se débarrasser des insectes et des oiseaux qui veulent prendre leur part, stocker, conserver...

– Et donc passer à la civilisation industrielle, c'est ça ?

– Le résultat, je l'ai bien connu : la prospérité amenée par une exploitation soutenue des ressources d'un territoire permet une expansion de la population – qui à son tour exige une augmentation de l'exploitation des ressources – qui à son tour produit une nouvelle expansion de la population – qui à son tour va exiger... etc., etc., etc. Et comme on est sur un territoire limité, la saturation arrivera à un moment ou l'autre, peu importe que ça prenne 100 ans ou 1000 ans...

– Il faut donc alors déménager ailleurs, construire des pirogues et expédier une partie de la population à la recherche d'autres îles.

– Oui, à condition d'en trouver d'accessibles et pas rendues au même point de saturation démographique.

– Mais *nous*, on n'est pas sur une île.

– Non, mais tout comme... Notre espace nourricier est quand même limité, si on veut faire durer un niveau optimal, c'est-à-dire nécessaire et suffisant, de ressources locales et éviter l'impact destructeur sur le terrain et la déperdition d'énergie liée aux déplacements et aux transports. Ce n'est pas une question de "respect de la nature", c'est une question de vie raisonnée. Le principe peut se résumer : au lieu de contrôler l'environnement pour le bénéfice de la population, on doit contrôler la population

au bénéfice de l'environnement et, par rebond, au bénéfice de la population.

Donc, oui, il faut limiter l'expansion, et parfois il faut élaguer... Rappelez-vous, il y a deux ans, Rufus et Rufa, les deux rouquins qui avaient eu des triplés : d'eux-mêmes ils ont quitté le village pour en chercher un qui serait en baisse d'effectifs, ou pour en fonder un autre... Vu la réduction de la population mondiale accomplie par la *Grande Bistouille*, ce n'est pas la surface qui manque. Le tout c'est de trouver la bonne distance, le bon écart qui évite la concurrence territoriale, et de composer avec son environnement immédiat un nouvel espace nourricier. Par ailleurs, de temps en temps il y a un vieux qui s'arrête de respirer, ça fait de la place. Moi-même, vous savez bien...

– Si vous voulez je m'arrête, a grailonné Ringo, le plus vieux du village. J'en ai un peu marre de toute façon...

– Attends, attends ! On a encore besoin de toi pour la paëlla ! (Les discussions théoriques n'ont jamais empêché la rigolade.)

– Sinon, on peut inventer la contraception...?

– Et donc, encore une fois, passer à la civilisation industrielle. Pilule, stérilet, ça ne se fabrique pas en bois ou en os...

– Hum... il doit bien y avoir des moyens naturels, pour l'avortement aussi... Comment faisaient les Tahitiens et autres insulaires du Pacifique pour ne pas crouler sous la surpopulation, puisqu'ils avaient des bananes et rien d'autre à foutre que baiser ?

– Voilà une bonne question. Mais déjà au début du XX^e siècle, l'ethnologue Malinowski en stage chez les Trobriandais

de Nouvelle Guinée, se demandait comment ils faisaient pour ne pondre qu'un nombre raisonnable d'enfants, alors qu'ils ne prenaient aucune précaution type capotes en boyaux de caméléon. D'ailleurs ils ignoraient le rôle du sperme dans la fécondation, semble-t-il. Pour eux, la procréation c'était question de magie, réincarnation d'ancêtres, intervention des esprits, etc. Quelques siècles plus tard, on en est toujours au même point.

– Et les bonobos, comment ils font ?

– Va leur demander, ma chérie ! Diverses autres études parlent de régulation par des moyens socio-culturels chez les peuples premiers, toujours des histoires d'ancêtres ou de dieux, mais on aimerait avoir des informations sur leurs moyens techniques, pratiques.

– Reste l'infanticide. Le fleuve. Les crocodiles.

– Ouais... (*Nouveau silence pensif de GB...*) Bon. Revenons à la situation présente. Le petit tout nu venu d'ailleurs, peut-être bien en effet jeté au fleuve pour cause de risque de surpopulation d'un village en amont, sauvé des crocos par une maman hippo empathique, qu'est-ce que vous en pensez, les amis ? On le garde ou on le rejette au fleuve ?

Ils ont tous levé la main en signe d'approbation – et c'était fait.

Les discours commençaient à endormir tout le monde, de toute façon, et chacun avait hâte de retourner à ses occupations quotidiennes. Parce que, bananes ou pas, il y a toujours de quoi faire, je l'ai dit : potager, traite des chèvres, tissage ou poterie, ramasser les œufs, parler à ses plantes vertes. Baiser, aussi.

... Ce qui n'empêche pas qu'on fêtera ça ce soir, sous les bananiers, avec sauterelles grillées aux litchis et clafoutis de gougnafe.

...

... Et moi, je me retrouve mère nourricière d'un petit noiraud entêté tèteur. Encombrant, mais je me dis « c'est ça – ou les crocodiles ! », ce qui risque de devenir un adage récurrent dans le village. Mais ne dramatisons pas, en réalité, les crocos, il n'y en a pas tant que ça dans le fleuve : ils ont peur des autruches.

Avec ça, maintenant, je peux frimer avec mes super jolis nénés... Je vois d'ailleurs que le voisin Jax a l'œil qui frise en accordant son banjo, un qu'il s'est fabriqué avec une calebasse et des boyaux d'ornithorynque... Mais je lui fais signe « pas touche : réservé ! » (pour l'instant).

– Et comment tu vas l'appeler, ton poulpiquet ? m'a demandé GB pendant la soirée.

– Bamboula.

– Ha-ha ! Tu sais, dans le temps, c'était un terme méprisant envers les Africains...

– Ah oui ? (*J'étais éberluée : "méprisant" ? Mais c'est joli, Bamboula !*) Bon, disons que ça sera son nom de bébé... Quand il saura parler, il nous dira bien son vrai nom.

...

Demain, s'il pleut, je ferai une partie de Scrabble avec Grand-Papet. Il en a conservé un modèle de luxe : bois, carton et pièces en ivoire. Il est fort, question vocabulaire. Moi, je me dope au Larousse du XX^e siècle avant chaque partie.

(J'apprends, j'apprends toujours, je suis toujours en apprentissage et j'adore ça !) J'y trouverai peut-être des noms intéressants, dans le dico, pour ce petit bonhomme... Et puis, tels que je les connais, le reste des Bilobais va s'y mettre. Je crains plutôt d'être saturée de propositions, quand ils se seront réveillés. Plus tard je lui apprendrai à lire et à écrire, mais pour le reste, dès que sevré, je le confierai aux bons soins de toute la tribu. Comme les autres petits, il aura plein d'oncles et de tantes, faute de papa et de maman (comme moi, d'ailleurs : je sais bien qui est ma maman, mais mon papa... mon "géniteur"...? Qu'importe ! J'ai mon Grand-Papet de la nuit des temps). Et je pourrai retourner à mes chères études. Continuer à dégoupiller le stock de bouquins de GB – mon trésor. Récupérer les pages de garde laissées vierges dans les vieux livres pour m'en faire mes propres carnets, et chercher des recettes pour en fabriquer du nouveau : les roseaux qui poussent entre les flamants roses au bord du fleuve me semblent prometteurs, c'est ce qu'utilisaient les Égyptiens antiques pour leur papyrus. On n'est pas plus cons que des scribes accroupis, quand même !

Pour l'instant, il dort peinard, le Bamboula, et moi j'ai de bonnes raisons de supposer que demain le soleil se lèvera. Je feuillette le dico à la lettre A... Je crois que pour finir, son nom, ça sera Anthropos : l'humain.